

EVANGELINOS
APOSTOLIDIS SOPHOCLIS
NÉO-HELLÉNISTE

PAR

D. C. HESSELING

MEDEDEELINGEN DER KONINKLIJKE AKADEMIE
VAN WETENSCHAPPEN, AFDEELING LETTERKUNDE
DEEL 59, SERIE A, N^o. 7

AMSTERDAM — 1925

Bibliothèque Maison de l'Orient



147960

EVANGELINOS APOSTOLIDIS SOPHOCLIS NÉO-HELLÉNISTE

PAR D. C. HESSELING

Avant la publication des livres de Thumb (1895) et de Pernot (1897)¹⁾ on ne disposait en Europe d' aucune grammaire du grec moderne tenant compte des progrès de la philologie néo-hellénique. Des savants de différentes nationalités, en premier lieu M. Hatzidakis, avaient, depuis au moins vingt ans, posé les bases d'une grammaire vraiment scientifique de la langue actuelle, mais jusqu'à la fin du XIX^e siècle le débutant dut se contenter de livres qui reproduisaient dans leur orthographe des idées erronées sur l'origine de la langue moderne. On y trouve couramment des graphies comme ἡ τιμαίς, τοὺς γέρονταις, ταῖς πατρίδαίς, ἀναιβαίνω, ἀπαιθαίνω, νὰ ἦμαι (au lieu de οἱ τιμές, τοὺς γέροντες, τὴς πατρίδες, ἀνεβαίνω, ἀπεθαίνω, νὰ εἶμαι); dans les paradigmes du verbe on y lit pêle-mêle des formes d'un usage général, des dialectismes et des constructions de puristes; avec une impartialité déconcertante on y donne le choix entre quatre formes du futur; le chapitre sur les diphthongues cite comme telles des voyelles simples, et ainsi de suite. Sans doute M. Meyer-Lübke réédita, en 1889, la grammaire de Simon Portius (de 1638) et son commentaire fait valoir les résultats acquis par la science, mais son livre s'adresse aux spécialistes; le philologue, bien moins encore l'étudiant, n'y trouve pas l'exposé

¹⁾ A. Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volkssprache*, Strassbourg, 1895. Seconde édition, revue et augmentée, ibidem, 1910. — H. Pernot, *Grammaire grecque moderne*, Paris, 1897. Quatrième édition, ibidem, 1921.

complet dont il a besoin. Ce manque d'un bon manuel a été cause que jusqu'en 1892, date de la publication de l'*Einleitung in die neugriechische Grammatik* de G. N. Hatzidakis (Leipzig), les philologues allemands, quand ils citent le grec moderne, renvoient d'ordinaire à Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache in historischer Entwicklung* (Berlin, 1856), livre embrouillé et fantaisiste, comme nous allons le montrer tout à l'heure.

L'Amérique était plus heureuse. Elle possédait depuis 1842 une grammaire grecque moderne, excellente sous plusieurs rapports. C'était l'œuvre d'un Grec, professeur à l'Université de Harvard. Il est vraiment étonnant que cette grammaire soit restée à peu près inconnue en Europe. Legrand, le consciencieux bibliographe, ne la mentionne pas dans la liste qu'il donne „des principales grammaires parues depuis le commencement du XIXe siècle”¹⁾. Krumbacher (*Byzant. Zeitschrift*, I, 1892, p. 5 de la *Préface*), en citant les savants qui ont établi l'importance de la langue populaire pour l'histoire du grec, commence par Mullach et oublie Sophoclis. Dans les *Neugriechische Studien* de G. Meyer (I, Vienne, 1894) son nom ne figure pas parmi les 224 auteurs cités à la fin de cette bibliographie.

Aujourd'hui encore Sophoclis n'est connu en Europe que par son *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (from B. C. 146 to A. D. 1100), New-York—Leipzig, 1860, 1870, 1887, 1916. Et il paraît bien qu'on ne se sert de ce livre que pour y chercher les mots que les dictionnaires usuels ne donnent pas; presque jamais mention n'est faite de la remarquable introduction de ce lexique, tant de fois réimprimé. Le premier qui en ait signalé l'importance fut M. Psichari; en 1899 il parla en termes de juste admiration de „cette magnifique introduction”²⁾. Malheureusement il ne

¹⁾ E. Legrand, *Grammaire grecque moderne*, Paris, 1878, pp. XI—XL.

²⁾ *Études de Philologie néo-grecque* publiées par J. Psichari, Paris, 1892, p. XVIII et suiv. de la *Préface*.

dit rien de la grammaire du même auteur, quoiqu' on y constate l'application des idées foncières qui caractérisent le lexique.

J'aimerais présenter quelques remarques sur la personne et sur l'œuvre de l'excellent helléniste que fut Sophoclis.

Il y a des savants qui par la seule façon de traiter les problèmes, et sans jamais parler d'eux-mêmes, nous révèlent leur caractère. Quand après l'étude de leur œuvre on lit leurs biographies, on a l'impression de voir confirmé ce qu'on sentait depuis longtemps. Tel fut Sophoclis. Son esprit indépendant, la rude franchise de sa parole, sa grande probité scientifique, son dédain de tout succès facile, tout cela se reflète dans son style et dans la belle simplicité avec laquelle il énonce des opinions qui à son époque avaient la valeur de véritables découvertes. Voici sur sa vie ¹⁾ quelques détails qui sont en parfaite harmonie avec ce que nous suggère l'étude de ses écrits.

Il naquit à Tsangarada, village de Thessalie, à une date qu'il cachait soigneusement. Son vrai nom était Evangelinos, fils d'Apostolos, Sophoclis étant un sobriquet que dans sa jeunesse on lui avait donné à cause de sa prédilection pour l'illustre poète antique; il en fit plus tard son nom de famille. Au village il n'avait pas eu besoin de ce luxe: les paysans se nommaient d'après leur père et donnaient à leur fils aîné comme prénom celui du grand-père.

Sophoclis appartenait à une famille où la dignité de

¹⁾ Je les emprunte à un article de G. H. Palmer, intitulé *Reminiscences of Professor Sophocles* (*The Atlantic Monthly*, LXVII, 1891, pp. 779—788). On trouve des notices biographiques dans *Appleton's Cyclopaedia*, New-York, 1888—1889, i. v., et dans *The National Cyclopaedia of American Biography*, V, New-York, 1907, p. 239. — Mon ami et collègue M. van Vollenhoven, profitant d'un séjour à Boston, m'en a rapporté des livres de Sophoclis sur le grec ancien que je ne connaissais pas, et un beau portrait datant d'environ 1860.

προστώς (primat) était presque héréditaire. C'étaient des gens fortement charpentés n'ayant de faiblesses ni pour les Turcs ni pour leurs compatriotes. Voici une anecdote qui nous renseigne sur les mœurs des ancêtres de notre héros. Un soir, son grand-père Evangelinos, seul à la maison, vit venir chez lui trois hommes, qui lorsqu'il leur demanda ce qu'ils venaient faire, lui répondirent : „Te tuer.” — „Et qui vous a envoyés ?” — M. Un Tel [un ennemi politique d'Evangelinos]”. — „Qu'est ce qu'il vous a promis ?” — „Cinq drachmes la personne.” — „Eh bien, je vous en donne quinze, à chacun de vous, si vous me tuez M. Un Tel.” — Les trois bravi acceptèrent et le lendemain Evangelinos s'enfuit à Scyros, où il resta cinq ans, délai convenable à cette époque pour faire oublier pareille aventure. De retour à Tsangarada, il y fut προστώς comme auparavant.

Sophoclis semble avoir quitté de bonne heure ce milieu peu favorable aux études pacifiques. Son oncle Konstantios, habitant le Caire en qualité d'agent des moines du Sinaï, se chargea de son éducation; ce fut grâce à lui qu'il passa ses années de jeunesse parmi les moines. Toute sa vie il garda un souvenir de vive gratitude et de chaude sympathie pour son oncle et pour les habitants du Sinaï, mais nous ne savons rien sur ses études ni sur sa carrière avant son arrivée en Amérique. Il y vint en 1827 et fut professeur de grec ancien, d'abord à Amherst, puis à Hartford et à New Haven. En 1842 on l'attacha comme „tutor” à l'Université de Harvard; sept ans plus tard il y fut nommé professeur adjoint („assistant professor”) et en 1860 „professeur de Grec byzantin et moderne”, le premier, à ma connaissance, qui ait porté ce titre, en Amérique ou ailleurs.

Lorsqu'il mourut, en 1883, il avait atteint un âge très avancé; quelque temps avant sa mort il lui échappa qu'il n'était pas très loin d'avoir cent ans. On peut donc admettre, avec le biographe de l'*American Biography*, qu'il naquit avant 1800.

Sa répugnance pour toute communication concernant sa vie personnelle était telle qu'il refusait de répondre aux questions les plus simples s'y rattachant. Ainsi lorsqu'après un voyage en Grèce, où il avait fait visite à sa mère, on lui demandait comment il l'avait trouvée, il ne proféra que ces mots énigmatiques: „Sur un pommier”, et parla d'autre chose. Ses amis — et il en avait beaucoup parmi ses collègues et ses élèves —, qui vantaient sa sincérité et sa grande bonté de cœur, le trouvaient mystérieux et excentrique.

On l'aimait et on ne s'offusquait pas de sa verve caustique, qui cachait une grande tendresse pour les faibles. On répétait avec un sourire son verdict: „Les Américains ne savent rien et ne sauront jamais rien; impossible de leur apprendre quoi que ce soit”. Il s'en servait pour justifier son indulgence aux examens.

Y avait-il un „mystère” dans la vie de Sophoclis, une imprudence ou un méfait, commis à l'âge de la passion et qui l'aurait forcé de s'éloigner de l'Orient? Nous n'avons pas là-dessus le moindre indice et tout ce que nous savons de sa personne s'oppose à pareille supposition. Il disait qu'il était venu en Amérique „parce qu'il aimait la liberté”. La belle tête à crinière de lion, aux yeux étincelants, qu'après sa mort on a mis à la première page de la seconde édition du lexique, est le portrait d'un homme très énergique mais foncièrement bon. Je m'explique son exil volontaire par son antipathie pour les Turcs et pour „la Grèce bavaroise” („*Bavarian Greece*”)¹⁾ de son époque. Malgré quelques expressions peu orthodoxes qu'on pourrait citer de lui sur le culte byzantin, il était très attaché à son église nationale. Il n'avait jamais porté l'habit monacal, mais „ce sage d'Orient à peine apprivoisé”, comme l'a nommé un de ses amis,

¹⁾ *A Romaic Grammar*, Hartford 1842, p. IV. Ce sont les dirigeants bavarois qu'il visait lorsqu'il lança ces paroles: „Les hommes en général et les Allemands en particulier sont méchants”.

était dans son cœur un moine, gardant sinon les idées, du moins la vie austère de ses compagnons de jeunesse. De là son excentricité. Célibataire et ascète, il habita durant sa carrière de quarante ans à Harvard la même chambre modeste, une vraie cellule de moine, sans tapis et presque sans meubles, y faisant lui-même sa cuisine frugale et réservant la plus grande partie de son traitement pour les nécessiteux et pour faire du bien à son village natal: il y fit construire un pont et amener l'eau de la montagne. Jamais il ne permettait qu'on fit son portrait; les dessinateurs et les peintres que ses amis lui envoyaient trouvaient porte close ou étaient poliment éconduits. Contre l'appareil des photographes il était impuissant.

Or cette aversion pour „le moi haïssable” est une vertu éminemment monacale, surtout en Orient. Elle va de pair avec la bienfaisance et l'humilité. Toutefois chez Sophoclis cette humilité n'était pas incompatible avec un sentiment très profond de sa dignité professionnelle. Un jour, il amena au poste, après une poursuite acharnée, un gamin qui avait eu l'audace de lui jeter une boule de neige et il insista pour qu'on infligeât une amende à ce polisson, après quoi il dédommagea les parents en leur en remboursant le montant. L'autorité devait montrer qu'on ne manquait pas impunément au respect dû à un professeur d'Université!

Les bons rapports avec le Mont Sinaï ne furent jamais rompus. Les moines lui envoyaient souvent des pots de confitures, qu'il partageait avec les quelques familles qu'il fréquentait et dont les enfants l'adoraient. Il en faisait autant avec le barril de vin que tous les ans il recevait de ses amis en Grèce, et il se montrait fin connaisseur dans l'art de doser la quantité d'eau que pouvait supporter chaque cru. Qu'on ajoute à ses relations sociales, cordiales mais peu nombreuses, le plaisir que lui procurait l'élevage de ses poussins et on aura nommé tout ce qui pouvait le distraire d'un travail sans relâche.

Sophoclis inaugura son activité scientifique par la publication de plusieurs livres d'étude qui eurent un grand succès¹⁾. Sa grammaire du grec ancien donne un exposé clair et assez précis du dialecte attique (phonétique, morphologie, syntaxe), augmenté de remarques sur les autres dialectes grecs. L'auteur n'a cessé de réviser son livre. Dans les dernières éditions la distinction entre les formes purement attiques et les autres est devenue plus stricte; *τίπτω*, le verbe qui comme exemple de conjugaison régulière a si longtemps défiguré nos grammaires européennes, est remplacé (en 1847) par *βουλεύω*; le paragraphe sur la prononciation, qui d'abord ne contenait que des observations sur la difficulté qu'il y a à la connaître, est divisé en deux parties, présentant l'une un tableau de la prononciation moderne, l'autre celui de la prononciation probable de la langue ancienne. Les *Exercices de grec* (voir la note ci-dessous) renferment des phrases empruntées aux „bons auteurs” que l'élève traduira à l'aide du glossaire. Sophoclis a admis parmi ces „bons auteurs” Apollodore, Arrien et Lucien, parce qu'on trouve chez eux en plus grand nombre que chez les anciens des passages d'une certaine étendue susceptibles d'être rendus littéralement en anglais correct. Il sait que „certaines personnes affectent quelque mépris pour les écrivains postérieurs, probablement pour montrer leur familiarité avec l'époque classique”, mais il ne partage par leur manière de voir. „Si en matière de style

¹⁾ *First lessons in Greek**, Hartford, 1839. *A Greek grammar for the use of learners*, Hartford, 1838; les éditions suivantes (il en parut 6 ou 7) sont intitulées *A Greek grammar for the use of schools and colleges* (1841—1847). *Greek lessons for beginners**, 1843. *Catalogue of Greek Verbs**, 1844. *Greek exercises, followed by an English and Greek Vocabulary, containing about 7300 words*; livre publié en trois éditions, dont je connais celle de 1845: on y trouve à la fin une „partie du maître”, détachable du livre et contenant la traduction des phrases qui forment les exercices. — J'ai marqué d'un astérisque les livres que je n'ai pas eu sous les yeux.

ils sont un peu inférieurs à leurs devanciers, pour le contenu ils sont au moins aussi intéressants qu'eux. Qui donc ne concédera que l'Anabase de Xénophon a moins d'importance que l'histoire d'Alexandre le Grand, écrite par Arrien et Plutarque?"

*L'Histoire de l'Alphabet grec et de la Prononciation grecque*¹⁾ s'adresse aux érudits. Ce remarquable petit livre est resté, à ce qu'il semble, absolument inconnu en Europe. Il n'est nommé ni dans la longue liste d'écrits sur la matière qu'a publiée Mullach (o.l. pp. 116—120) ni dans l'aperçu historique donné par Blass²⁾, ni dans le gros livre de Papadimitrakopoulos³⁾, ni ailleurs, que je sache. L'auteur y développe sa méthode et esquisse ensuite une histoire des sons et de l'accent grecs pendant la période ancienne, c'est-à-dire jusqu'au temps des Byzantins. Il se montre absolument exempt des préjugés qui à son époque, et bien plus tard encore, prédominaient chez ses compatriotes; les résultats auxquels il arrive sont presque identiques à ceux que vingt ans plus tard à publiés Blass dans son livre bien connu. Un des points très rares sur lesquels il diffère du philologue allemand concerne la prononciation de φ, ϖ et χ; quoiqu'il les nomme des explosives („mutes"), il attribue aux deux premiers la valeur des sons anglais *f* et *th* (dans *thin*, *thick*), au troisième celle de l'allemand *ch* ou de l'espagnol *j*. Comme beaucoup de philologues de son temps il ne savait pas bien distinguer, semble-t-il, les aspirées des spirantes.

Sophoclis se méfiait du témoignage des transcriptions en

¹⁾ *History of the Greek Alphabet and Pronunciation*, Cambridge [États Unis], 1848; une seconde édition, la seule que je connaisse, en parut en 1854.

²⁾ F. Blass, *Ueber die Aussprache des Griechischen*³⁾, Berlin 1888, pp. 2—5. La première édition est de 1870.

³⁾ Th. Papadimitrakopoulos, Βάσκιος τῶν περὶ τῆς ἐλληνικῆς προφορᾶς ἑρκασμικῶν ἀποδείξεων, Athènes, 1889, pp. 15—19 de la préface.

d'autres langues et plus encore des arguments tirés, comme il dit ailleurs (*A Greek grammar*, 1841, p. 20 et suiv.), „de sons non articulés proférés par les animaux”. Il se base presque exclusivement sur l'interprétation de passages d'auteurs (pour *oi*, par exemple, sur Thucyd., II, 54) et sur le témoignage des anciens grammairiens, qu'il cite *in extenso* après chaque paragraphe.

En 1842 parut sa grammaire du grec moderne, du roméique, comme il le nomma: elle fut réimprimée en 1860¹⁾. Cette seconde édition se distingue de la première par l'agrandissement de plusieurs chapitres, par une rédaction plus exacte, par la suppression de la chrestomathie et du glossaire; elle est précédée d'une ample introduction (28 pages). Ce qui rend ce livre digne de tout notre intérêt se trouve déjà dans l'édition de 1842; on peut dire hardiment que pour sa teneur générale cette grammaire n'a été surpassée qu'un demi siècle plus tard. À la première page on lit une note qui, en marquant le point de vue où se place l'auteur, donne en même temps une idée de son style vigoureux. En voici la traduction. „Quelques-uns l'appellent [la langue moderne] *Αιολοδωρικὴ*. On croit que ce terme est dû à Athanase Christophoulos, qui, par suite de sa connaissance superficielle du grec ancien, s'imagina que le roméique (qu'il possédait à fond), n'était qu'une légère modification des dialectes éoliens et doriens. Avec autant de droit il aurait pu l'appeler turcionien ou graeco-latin. En réalité le roméique est la descendante légitime du grec byzantin, qui représente la dernière période de l'attique populaire”.

Quel vif sentiment de la continuité du grec à une époque où l'étude de la Koine n'avait pas encore commencé, où les inscriptions chrétiennes et les papyrus n'étaient connus qu'en petit nombre, où comme textes médiévaux en grec

¹⁾ *A Romaic Grammar, accompanied by a Chrestomathy with a Vocabulary*, Hartford, 1842; *Romaic or Modern Greek Grammar*, Boston, 1860

non-savant on ne disposait guère que de deux poèmes attribués à Prodrome¹⁾ et édités par Coray! Des dizaines d'années après la première édition de la grammaire, des savants renommés discutaient encore sur le grec moderne, sans se soucier de la langue médiévale; d'autres redoublant d'audace sautaient toutes les périodes historiques pour rattacher des mots obscurs d'aujourd'hui à des racines indo-européennes.

Citons quelques autres exemples de la sagacité de Sophoclis: il condamne la graphie *τιμᾶις* (acc. plur.) en disant que l'accusatif a la même forme que le nominatif (donc *τιμῆς*) et que certainement les Éoliens n'ont pas prononcé *-αις* comme *-εῖς* (p. 18); il recommande d'écrire avec *υ* la désinence *-ιτερως* des comparatifs (donc *καλύτερος*) parce qu'il faut l'expliquer par l'analogie avec les formes correspondantes des adjectifs *μακρῶς* et *ἐλαφρῶς* (pour *μακρός*, *ἐλαφρός*, p. 35); il fait remonter *εἶναι* (3e pers. prés. du verbe substantif) à l'ancien grec *εἶνι* pour *εἶνεστι* (p. 68); dans la désinence *-πουλος*, si fréquente chez les noms propres, il reconnaît le latin *pullus* (p. 75). La syntaxe présente un système bien ordonné des rapports qu'il constate entre les parties du discours; il y mentionne en outre un grand nombre de particularités stylistiques. Et toujours il donne son opinion d'une façon directe, soit qu'il explique une forme grammaticale, soit qu'il caractérise une personne. Il défend Ptochoprodrome¹⁾ contre le mépris que professe pour lui „le savant Coray, qui lui en veut de ne pas avoir écrit en meilleur grec. Seulement Coray en entreprenant la publication de ces poèmes était trop âgé, ou plutôt trop parisianisé („Parisianized“) pour apprécier le rude humour du *Pauvre Précurseur*“ (p. V). Une ligne mordante lui suffit pour faire le portrait de Soutsos: „À remarquer que Soutsos aime les vers longs et les idées

¹⁾ Sophoclis parle toujours de Ptochoprodrome. Probablement il a déjà eu des doutes très sérieux sur l'identité de ce personnage avec le célèbre rhéteur Théodore Prodrome.

courtes" (p. 183). Et aux pages suivantes on lit: „Capodistrias n'était pas partisan de l'instruction du peuple; aucun vrai Russe ne l'est" (p. 184). „En Grèce les ignorants ont l'impression qu'un homme de génie ou d'une profonde érudition doit nécessairement être un peu détraqué" (p. 185).

Sans doute il y a dans cette première édition un assez grand nombre d'inconséquences ou d'hésitations. Souvent l'auteur donne côte à côte la forme savante et la forme populaire; il continue à se servir d'une orthographe que dans ses notes il désapprouve; il attribue quelquefois au „bas peuple", aux „ignorants", ce qui ailleurs est cité à juste titre comme l'usage de tout le monde.

L'édition de 1860 contient des corrections notables. Le tableau des formes est plus clair; au chapitre de la phonétique la position des organes vocaux pour la prononciation de chaque son est indiquée, on y lit (p. 5) que la plupart des diphthongues anciennes sont devenues monophthongues en grec moderne (*αι, ει, οι, ου, υι*) mais que cependant la langue actuelle possède presque toutes les diphthongues du grec ancien, grâce à la synizèse, fréquente surtout en poésie. Comme forme de l'article féminin au nominatif pluriel l'auteur ne donne que *οι* et il fait observer que la désinence *-εσ* du nominatif pluriel des noms de la première déclinaison est empruntée à la troisième. Ce sont là des notions aujourd'hui communes à tous les néogrecisants, mais en Europe il a fallu une discussion prolongée pour les faire accepter. En 1894 encore G. Meyer¹⁾ tenait à déclarer que dès 1877 il avait attribué la forme *οι* pour le pluriel des noms féminins à l'extension de la forme masculine, et que M. Deffner avait donné la même explication en 1874; Sophoclis avait fait cette découverte en 1842 et il adopta la bonne graphie en 1860.

Les notes nombreuses qui enregistrent des particularités

¹⁾ *Neugriechische Studien*, I, Vienne 1894, p. 11 note.

dialectales montrent que l'auteur connaissait surtout les parlers du Nord de la Grèce. Il est probable que dans la seconde édition il a laissé de côté des phrases comme *μὲ πονεῖ τὸ κεφάλι, ἀρκετὸν σὲ εἶναι* (p. 107 de la prem. éd.) parce qu'il a compris que ces constructions avec l'accusatif au lieu du génitif n'appartiennent pas à la langue commune.

Son chapitre sur l'emploi du génitif, notamment ce qu'il dit du génitif faisant fonction d'adjectif, mérite encore aujourd'hui d'être étudié, surtout par ceux qui dans le Nouveau Testament expliquent des cas semblables par l'influence de l'hébreu.

L'introduction dont Sophoclis a pourvu la seconde édition commence par une liste des différences qu'il constate entre le grec ancien et le grec moderne. Il n'admet pas que ce dernier connaisse des dialectes dans le sens propre du mot; selon lui il n'y a que des patois provinciaux. Quant au tsaconien il le déclare „si dissemblable de la langue nationale qu'il n'a aucun titre à être appelé un véritable dialecte grec”. Il se demande si les Tsaconiens ne pourraient être „les descendants des Slaves, qui au huitième siècle se fixèrent dans le Péloponnèse et perdirent à la longue leur langue sans être capables d'y substituer le grec” (p. V).

Ensuite il passe en revue les innovations grammaticales qu'on trouve chez les principaux écrivains depuis Théophraste (758—816), qui est „aux confins du grec moderne”, jusqu'à la Chronique de Morée (pp. VII—XV). Cette partie de l'introduction en est certainement la plus importante.

Une page sur le mouvement linguistique de la fin du XVIII^e et le commencement du XIX^e siècle lui donne l'occasion d'arranger de la belle manière les pédants byzantins et leurs successeurs. „Le *λογώτατος* grec est de date ancienne. Pendant la période la plus florissante de son existence, c'est-à-dire lorsqu'il était bien payé pour ses services, il avait le plaisir d'être appelé sophiste. Plus tard il dégénéra en *Lexiphanes* et *Onomatotheras*. Dans les plaisanteries de

Hiérocles il figure sous le nom de *scholasticus*. Ses titres augmentaient en raison inverse de ce qu'il atteignit, de sorte qu'au onzième et au douzième siècle il devint le Béni, le Très-Honorable, le Prince des Philosophes, le Sage, le Très-Sage . . . Son mépris pour sa langue maternelle était tel qu'il écrivait toujours dans ce que ses admirateurs se plaisaient à nommer du grec ancien" (p. XVI, note).

Un aperçu de la versification moderne qui occupait les trois dernières pages de la première édition, est remplacé par un chapitre sur le rythme du vers byzantin et ses rapports avec la métrique ancienne. L'introduction finit par une indication sommaire de ce que le roméique a emprunté au latin, au gothique, au slave et au turc.

Il serait très injuste de comparer le livre de Sophoclis aux grammaires de nos jours. On ne lui en voudra pas de ce que, malgré ses idées si justes sur le développement du grec, il retombe quelquefois dans les erreurs de ses contemporains : il voit dans l'accentuation *θανάτοι* un dorisme (p. 38); *εἶναι* (3^e pers. sing. du verbe substantif) est nommé, à la page 80, une modification du dorien *ἐντί*, quoique dans la première édition il en eût donné la bonne explication; dans les formes verbales telles que *ἀλείβω* pour *ἀλείφω*, que nous comprenons mieux grâce à une étude magistrale de M. Hatzidakis¹⁾, il ne voit que des „changements de lettres”; sur les dialectes modernes il avait des idées très vagues. Mais en somme ces défaillances sont rares et très faciles à pardonner chez un auteur de la première moitié du XIX^e siècle. Pour voir combien il devançait ses contemporains il suffit de feuilleter le gros volume de Mullach au titre prétentieux (voir ci-dessus, p. 2).

Ce savant commence par nous apprendre que „le nom de grec moderne pour la langue du simple peuple est déplacé

¹⁾ *Einleitung in die neugriechische Grammatik*, Leipzig, 1892, p. 390 et suiv.

et anti-historique, parce que cette langue se compose en majeure partie d'éléments très anciens („uralte“), de provenance éolienne et dorienne, et ne garde que peu de traces du moyen âge postérieur; elle ne montre presque aucune influence des temps modernes (p. VI)”. Au chapitre de la prononciation (p. 109 et suiv.) il nous révèle pour la valeur de η, de ι, de υ, de ει et de οι des différences imperceptibles pour toute autre oreille humaine; il en fait de même en comparant αι à ε. Ο et ω répondent, selon lui, à un ο „fermé” français; υι a „le son de deux i's qui se suivent mais qui ne forment qu'une syllabe, comme dans le mot français hier”¹⁾. La morphologie et la syntaxe contiennent un fouillis de formes anciennes et modernes qu'aucun élève, qu'aucun professeur ne saurait mettre en ordre.

Je n'ignore pas que Mullach a amassé dans son livre, et notamment dans l'introduction, des matériaux qui entre les mains d'un spécialiste ont pu rendre des services, mais pour avoir des informations sur le grec moderne, les philologues auraient mieux fait de consulter la petite grammaire de David²⁾. L'importance scientifique n'en est pas grande mais c'est l'œuvre d'un homme qui connaissait la langue par un long séjour en pays grec (Chio).

Le seul livre de Sophoclis qui soit répandu en Europe est son *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (from B. C. 146 to A. D. 1100). C'est son ouvrage principal, un travail de bénédictin, un monument d'érudition et de sens critique. Ce livre parut d'abord, sous le titre de *A Glossary of later and byzantine Greek*, dans les *Memoirs of*

¹⁾ „Υι [lautet] wie zwei aufeinander folgende i, welche aber in einen Laut verbunden werden, wie im französischen Worte hier” (p. 109).

²⁾ J. David, *Méthode pour étudier la langue grecque moderne*. Paris, 1821; seconde édition en 1827. Son livre à été traduit en anglais par Wincock. Du Συνοπτικός παραλληλισμός τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Γραικικῆς ἢ ἀπλοελληνικῆς γλώσσης du même auteur (Paris, 1820) K. L. Struve publica une traduction allemande (Königsberg, 1827).

the American Academy, Vol. VII, Nouvelle Série (1860); l'auteur en donna une édition revue et très augmentée en 1870, intitulée comme nous l'avons dit ci-dessus. Cinq ans après sa mort on la réimprima (New-York et Leipzig, 1888); J. H. Tayer y avait corrigé un certain nombre d'inadvertances. Un nouveau tirage en fut publié en 1914 (Cambridge d'Amérique et Leipzig).

Il serait superflu d'insister sur la valeur de ce lexique, reconnue par tous ceux qui s'occupent du grec post-classique ¹⁾, et prouvée par le nombre des éditions. J'ai déjà cité les pages où M. Psichari a mis en lumière les qualités de l'introduction. Il suffira de rappeler que le lexique renferme beaucoup plus que l'explication de mots isolés; on y trouve des notes souvent assez étendues sur l'histoire des sons (voir ε, ει, οι, ου, υ etc.) et sur la syntaxe (voir par exemple ἴνα avec l'interprétation de plusieurs passages du Nouveau Testament). Peut-être le consulte-t-on trop exclusivement pour l'explication de termes rares ou nouveaux; il est aussi précieux pour l'étude de la transition de sens des mots anciens (voir, par exemple, εἰ τις, devenu εἴ τις = *quisquis*).

Ce serait admettre un miracle que de croire que Sophoclis, travaillant en Amérique, ne doive rien à la philologie euro-

¹⁾ Il faut faire une exception pour la critique qu'en a faite A. Eberhard dans la préface de ses *Fabulae Romanenses graece conscriptae* (Leipzig, 1872, p. V et suiv.). Il prétend que „la grosseur de ce livre hors de prix n'en dépasse pas l'inanité („libri non magis ampli quam inanis, qui male sano pretio venditur”); comme motif de son jugement péremptoire il ne cite que l'absence de l' *Histoire de Syntipas*, publiée par Boissonade (1828), dans la liste des livres dépouillés. Or cette liste contient environ 500 noms, ce qui rend l'omission bien excusable. Et encore faut-il se demander si Sophoclis n'a pas jugé que la rédaction publiée par Boissonade était un remaniement postérieur à l'an 1100. Un mot comme κκμπούρης, d'origine turque, qu'on lit à la page 91 de l'édition d'Eberhard, n'appartient pas au grec des dix premiers siècles de notre ère.

péenne. Harvard mettait à sa disposition une bonne bibliothèque, que dans son testament il a largement dotée en souvenir de son oncle vénéré Κωνσταντίου τοῦ Σινάτρου; il n'ignorait pas les travaux de Boeckh et d'autres grands philologues allemands. Si l'Europe ne s'est pas occupée de lui, la faute en est peut-être à son extrême indépendance d'esprit et à sa sauvagerie monacale, qui le retenaient d'entrer en relation avec les savants d'outre-mer. Sans aucun doute ceux-ci l'auraient apprécié s'il leur avait communiqué ses idées ou envoyé ses livres. Quoi qu'il en soit, sa vie nous offre l'exemple d'un dévouement à la science très pur et très élevé.